

P O R T R A I T D ' A U T E U R



Autoportrait
(novembre 1921)

ODILON- JEAN PÉRIER, CENTENAIRE

A l'instant de tracer le portrait de ce poète, dont on aurait dû célébrer, le 9 mars de cette année, le centenaire de la naissance, j'éprouve soudain la conviction que nul sans doute, hormis ses amis proches, n'aura vraiment connu Odilon-Jean Périer. Soixante-treize ans après sa mort prématurée, nous ne savons de lui que ce que ses familiers ont bien voulu retenir de lui. Son œuvre même, si l'essentiel en est relativement accessible, conserve de larges zones inédites. Non seulement parce qu'il n'a jamais eu le temps de recueillir l'ensemble des feuillets épars de sa collaboration précoce aux revues. Mais aussi parce qu'un interdit familial, peut-être légitime, s'est longtemps opposé à la divulgation de ce qu'il n'avait pas publié lui-même ou donné à publier de son vivant.

Franz Hellens lui-même, qui avait été le premier à l'accueillir dans la grande famille des lettres, poussait la rigueur jusqu'à déplorer que l'on eût réédité *La vertu par le chant*, le recueil de 1920 qui était pourtant celui-là même à la suite duquel il l'avait recruté pour sa revue *Signaux de France et de Belgique*. C'est que l'intransigeant jeune homme, avec sa radieuse insolence, avait ostensiblement voué à l'oubli, dans la préface du *Citadin*, tous ses recueils antérieurs. Ainsi que le laissait pressentir la dédicace "à un bon jeune homme" de son sonnet *L'égoïste*, rompant avec le modernisme parfois excessif de certaines pages de *Notre mère la ville*, il avait éprouvé la tentation de revenir à cette poésie dite "néo-classique" tellement détestée aujourd'hui des partisans exclusifs de notre "pays d'irréguliers" !

Toujours à l'affût des formes nouvelles, Périer traversait, en 1925, une crise singulière. Résolument subversif dans son écriture, ainsi qu'en témoigne la belle réussite de son roman *Le passage des anges*, il allait remettre en question son esthétique, abandonnant d'admirables poèmes dont il ne reprendrait plus tard qu'une partie dans *Le promeneur* ; pour se tourner vers une écriture dialoguée qui annonçait sa conversion appuyée au versant théâtral de son œuvre.

Si la création des *Indifférents* par le Théâtre du Marais de Jules Delacre, en février 1925, est le seul événement théâtral de sa brève carrière, il convient de savoir, en effet, que la fascination de la scène a largement gouverné l'invention d'une œuvre qu'on persiste à ne reconnaître vraiment qu'en poésie. Innombrables sont les tentatives esquissées par Odilon-Jean Périer pour révolutionner l'art théâtral. Cela va du jeu parodique au drame et du poème scénique à l'adaptation. A peine les *Indifférents* avaient-ils quitté l'affiche qu'il mettait le point final aux cinq actes de *Jacques Branders* ou *Qui est vivant ?*, aujourd'hui encore inédits. Mais, dès 1923, il avait écrit *Le grand homme et l'autre*, adaptant *Comme il vous plaît* de Shakespeare, multipliant les versions de ce qui s'appellera *Les malheurs d'Octave* ou composant *Les bûcherons* en vers raciniens.

Lorsque, dans les derniers mois de sa vie, il lancera avec Robert de Geyst l'idée des *Livrets*, où sa fantaisie se donne libre cours, une large part du premier fascicule sera consacrée à *Une soirée au théâtre de l'Etrille*, dont le dialogue est constitué par un jeu de cartes que battent les comédiens pour réutiliser trois fois les mêmes répliques !

Cet essai d'inventaire, nullement exhaustif, des écrits laissés par Odilon-Jean Périer serait gravement incomplet si l'on n'y ajoutait à son œuvre en prose, qui n'a jamais été réunie, les pages inédites révélées en 1933 par un numéro spécial de la revue *Sang nouveau* que préfaça de manière émou-

vante Eric de Haulleville. En particulier, la *Lettre ouverte à propos d'un homme et d'une ville* est, avec les *Notes sur le dessin* que la *Revue de Belgique* publia en mars 1928, au nombre des textes essentiels à la connaissance intime de l'auteur de cet *Examen de conscience* des *Cahiers du mois*, si fréquemment invoqué par les commentateurs et, lui aussi, totalement introuvable.

Je ne dirai rien ici de l'œuvre graphique du poète, qui était à ses heures un dessinateur original. Mais je ne voudrais pas clôturer cet itinéraire des visages d'Odilon-Jean Périer qui restent à découvrir sans évoquer, à côté des vers sereins de *La maison de verre*, heureusement repris dans toutes les éditions des *Poèmes*, l'un des derniers écrits du poète, qui le destinait à *La nouvelle Revue française* où il n'a pas paru et dont la mise au net de sa main que j'ai pu lire est datée du 10 mai 1927. *La robe de plumes* est, en effet, un récit féérique d'une cinquantaine de pages dont l'argument, insolitement inséré dans le quotidien, rejoint le fantastique léger du *Passage des anges*.

Il resterait à parler des circonstances de la vie de Périer. Né dans un milieu fortuné, il semblait destiné à toutes les facilités de l'existence. Mais ce n'était apparemment pas le climat pour l'être sen-

timental qu'il était. Les correspondances qu'il échangeait avec ses amis les plus intimes sont parfois surprenantes dans leurs aveux sans fard. Espiègle de nature, il y incline parfois à la caricature. Mais surtout, on le devine en alerte devant certaines mondanités. Reste que sa santé, très souvent, influence son humeur. Atteint de péri-cardite rhumatismale et mal soigné à l'hôpital durant son service militaire, il dut multiplier les séjours de cure. Il nourrissait aussi une sérieuse prévention à l'égard du monde colonial. N'oublions pas cependant que son grand-père maternel était le général Thys, créateur de la Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie.

Reste le climat familial. S'il est mort à vingt-sept ans, il en avait vingt lorsqu'il perdit sa mère, qui était l'âme du foyer et dont les contes qu'elle écrivait pour ses fils avaient charmé son enfance. Avec son père, il usait de plus de distance. Mais il avait un frère, d'un an et demi son cadet. Ce dernier s'essaya aussi à l'écriture. Il fut administrateur de la Sabena. Surtout, il veilla sur sa destinée posthume mais n'obtint pas des pouvoirs publics, ni des éditeurs parisiens, une attention soutenue. Marcel Arland leur avait montré le chemin. Ami de Périer, qu'il avait retenu dans la première édition de son *Anthologie*, il le raya de la suivante !